



▲ Un employé gréviste de PSA Aulnay (à droite) face à un cadre de l'usine, en avril 2013.

La chronique de Philippe Lefait

Les mots des sans-voix

Deux ouvrages restituent des existences anonymes dont la singularité est le plus souvent ignorée : celle d'une ouvrière gréviste, celle d'un malade au long cours face à son médecin.

Le mois dernier, j'ai rencontré deux « vies minuscules », comme Pierre Michon en a parlé autrefois. De ces gens ordinaires, dans les familles ou dans la vie, auxquels le livre, quelle que soit sa forme, permet d'accéder. Mieux que le journalisme actuel et mutant de l'immédiateté, qui s'intéresse « aux ouvriers quand ils manifestent, font du bruit et des images », et les range dans le tiroir « casseurs ».

Le Lion est un rapace

« Il faut connaître ces vies dont le seul horizon est le travail, et, une fois l'an, les vacances », écrit Gigi, monitrice sur une ligne de montage dans l'usine d'une dynastie qui a fait fortune en vendant des automobiles. *Le Salaire de la vie*, que signe Ghislaine Tormos, consigne une existence d'ouvrière. Nous sommes au tournant des années 2000. Elle a la quarantaine, est veuve, élève trois enfants et s'assigne un impératif : trouver un CDI. Elle commencera, dans la chaîne de l'atelier ferrage, par donner « à manger à des robots au féroce appétit ». Dix ans plus tard, en juillet 2012, l'annonce de la fermeture de l'usine PSA d'Aulnay – rentable, forcément rentable – la pousse au combat syndical. Il lui « aura fallu attendre cinquante ans pour connaître le goût des lacrymos et des bronches en feu ». À cette lecture, un constat : la classe ouvrière existe toujours. Moins spécifique comme catégorie socioprofessionnelle. Évidente

à l'aune de la considération exclusivement utilitariste de l'autre quand il contribue au capital, à l'accumulation, à la rente ou au « choc de compétitivité ». Et l'enchâssement dans le récit des manifestations ou du quotidien de l'usine redonne sens à ce qui ailleurs, à la télévision ou à la radio, peut paraître démagogique ou frappé de la simplicité du slogan syndical. « Pendant que M. Varin touche 5 000 euros par jour, il y a ceux qui survivent avec l'allocation spécifique de solidarité, soit 328 euros par mois ! Alors, si ce n'est pas ça la honte de la France, je ne suis plus française ! » L'histoire de Gigi offre le relief et la densité des survies quotidiennes : les dos brisés par la cadence ; les souplesses d'échine de la maîtrise ; la distance des chefs « à chevrons tatoués sur le corps » ; la police des cadres ; le silence de ceux qui savent ; la vanité des mots d'un gouvernement qui « regarde passer les trains » ; les erreurs stratégiques d'une direction qui plagie – on en sourirait presque – le management japonais (les trois *mu* et les sept *muda*, sans oublier la méthode *Miru Miru* ; ces expédients de productivité sont détaillés page 50). « J'aimerais tant que les ouvriers apprennent à dire "non" » (après quatre mois ne subsiste qu'une centaine de grévistes pour plus de 2 000 salariés), poursuit l'auteur, qui incarne une détermination syndicale, se reconforte de la solidarité des Français aux péages des autoroutes mais doute de l'économie. « Le travail est trop précieux pour qu'on le traite aussi mal. »

Rien n'a apparemment changé depuis que, en 1978, les éditions de Minuit ont publié *L'Établi* de Robert Linhart. À l'époque, l'intellectuel, revenu de 68, avait passé un an comme ouvrier spécialisé sur la chaîne Citroën de la porte de Choisy, à Paris. Son vécu était identique (surveillance et répression, résistance et grève) à ce qu'écrit aujourd'hui Ghislaine Tormos. Cette dernière a finalement opté pour un reclassement sur le site de Poissy et a « bénéficié » du plan de sauvegarde de l'emploi et de ses dégâts collatéraux : temps de transport autoroutier supplémentaire, salaire limité, surcroît de précarité! « Nos jobs ont le même horizon

À LIRE /



◆ **Le Salaire de la vie,**
Ghislaine Tormos,
avec Francine Raymond,
éd. Don Quichotte,
208 p., 15 €.



◆ **La Fureur de guérir,**
Alain Cassoura,
éd. Odile Jacob
256 p., 22,90 €.

qu'un condamné de potence », dit Franck, son ami d'atelier, également rappeur, alias Kash, dans un clip tourné clandestinement à Aulnay. Le refrain est connu. Le travail coûte trop cher, mais la rente (« PSA a distribué 200 millions de dividendes à ses actionnaires », a claironné un ministre du Redressement productif) n'est jamais une éventuelle variable d'ajustement.

Sauver sa peau et ses os

À cette fureur de vivre fait écho la fureur de guérir de Maçyl Massen et d'Alain Cassoura. Rien à voir avec la lutte des classes. Le premier, qui enchaîne les petits boulots et découvre avec Platon la quête de soi, est le patient perclus du second. Cet essai est écrit par le médecin dans un double « je ».

« C'est un vautour, un maigre croque-mort, au visage émacié, au long nez, au dos courbé... Il va me traiter. Ses mains vont me soulager », affirme le premier, résolument, absolument convaincu du pouvoir du second, également ostéopathe, qui doute, hésite, peut rejeter. L'autre jamais. Leur donné à vivre dans *La Fureur de guérir* est celui de deux hommes dont l'aventure commune dure déjà depuis six ans. Le lecteur est averti que la folie, l'amnésie, l'insoutenable, la souffrance, la colère et le doute, notamment dans la pratique professionnelle, guettent à tous les

carrefours. « Nous avons ainsi rejoué des pièces du puzzle passé, cherchant à modifier non le réel de son histoire, qui au fond importe peu, mais sa représentation, qui, elle, conditionne son vécu. » Le praticien se veut conscient des critiques dont il peut faire l'objet, de la transgression du cadre et de l'approche thérapeutique. Il assume l'invention d'un colloque transférentiel plus que singulier (la manipulation ou la désengrammation de l'ostéopathe, la verbalisation ou la curiosité des mécanismes tortueux de l'inconscient du psychanalyste, toujours l'expression du corps – « si le touché est touché, le touché devient touchant ») et espère que cette histoire et leur rencontre seront comprises comme « un conte sur le mystère et la transformation ». Un jour, il prend son patient dans les bras. Littéralement, il l'accueille. Maçyl Massen écrit : « Notre embrassade, dénuée de sexualité, m'a touché par sa sincérité, sa fraternité, sa simplicité. Elle m'a laissé un paquet d'énergie inconnue, que je veux garder pure et surtout ne pas mélanger à l'ancienne. Mon cœur s'est ouvert. » Le bar parisien où ils ont décidé en commun de ce livre comme autre lieu de leur chemin s'appelle Le Paradis. ◆